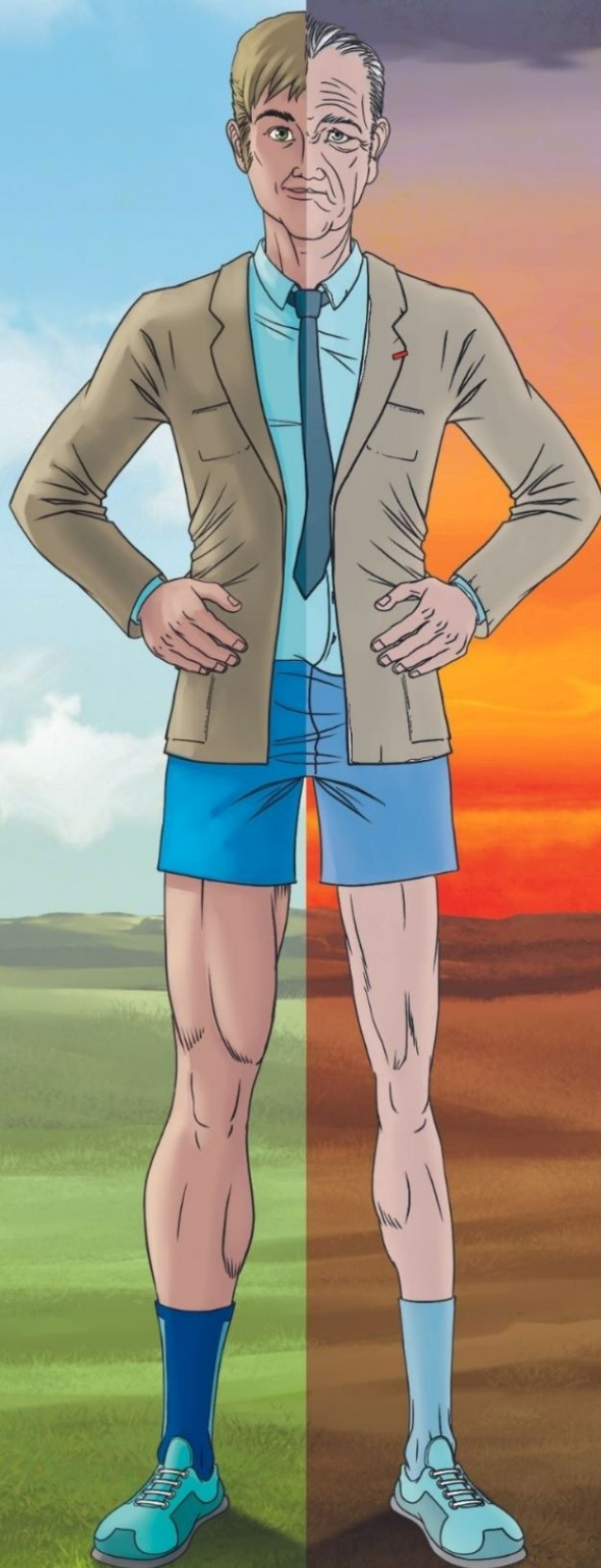


FURIE AVANT FURIE

LAURENT CÉBULSKI



Laurent Cébulski

Furie avant furie

© Laurent Cébulski, 2023

ISBN numérique : 979-10-405-2806-7

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

« Messieurs, aujourd’hui, nous allons mourir un peu »
Emil Zatopek, marathon olympique de Melbourne, 1956

Prologue — Avril 2061

Nous sommes. Et puis, en un instant, nous cessons d'exister. Ce que nous fûmes s'arrête brusquement, presque violemment. L'être qui a vécu plusieurs décennies d'amour, d'espoir, de succès, d'échecs, de colères, de batailles, de victoires, de moments de gloire, ou de dépression, n'est plus qu'un corps sans vie, et probablement sans âme. Que laissons-nous ? Quelques biens matériels auxquels nous attachions une certaine importance et qui finiront au mieux recyclés, sinon au fin fond d'une décharge. Pour certains d'entre nous, quelque descendance qui viendra ponctuellement, puis de plus en plus rarement, fleurir une tombe dont la mémoire s'estompera plus ou moins rapidement. Pour peu, une petite trace dans l'histoire, parce que célèbre par l'art ou la politique, plus exceptionnellement grâce à une innovation qui changera la face du monde, tel un téléphone intelligent que les trois quarts de l'humanité piloteront du bout des doigts. Mais qui se souvient cinq ou dix ans après des héros d'hier, des créateurs de génie, ceux dont l'œuvre subsiste alors même que leur existence est oubliée ?

La fin du chemin déroge à ce qui a rythmé ma vie : j'ai toujours adoré la vitesse, mais je trouve que le temps dédié à cette existence a été bien trop rapide. Le titre d'Alice Cooper, « I'm eighteen », me donne toujours la chair de poule, même si « I'm eighty-eight » est désormais plus d'actualité. Trois jours auparavant, alors que nous nous apprêtions à prendre notre petit-déjeuner, selon le même rituel depuis presque cinquante ans, en France comme en Australie où nous nous étions installés plus de trente ans auparavant. Pour elle, croissant beurre et lait de soja ; pour moi, pain au chocolat et café noir. Alors que je la tenais dans mes bras pour lui dire que je l'aimais, comme chaque jour depuis notre rencontre, alors qu'elle venait de passer ses bras autour de mon cou, rapprochant ses lèvres des miennes pour célébrer le début d'une nouvelle journée sur Terre, la vie l'a quittée. Je l'ai sentie s'écrouler, un poids littéralement mort, et j'ai su que ce n'était pas qu'un corps qui tombait, mais bien un monde, notre monde, qui s'arrêtait.

Trois jours de sidération, de pleurs, de colère avant d'arriver à une décision : je suis arrivé au bout du chemin. Je n'ai pourtant pas envie de partir. Qui veut mourir aujourd'hui ? Trop de distractions artificielles et numériques qui, agrémentées de pilules du bien-être et autres magies en poudre, laissent un sentiment d'immortalité dans un univers de confort virtuel. Même Roger

Daltrey¹, qui hurlait pourtant en 1965 qu'il espérait mourir avant d'être vieux, avait fini par jeter l'éponge à l'âge honorable de cent deux ans. La vieillesse est un état d'esprit, pourvu que le corps suive.

Avant de franchir définitivement la ligne d'arrivée, j'ai besoin de refaire l'histoire une dernière fois. Même dans cette infinie tristesse, je peux affirmer avoir eu une belle vie, une vie riche. Matériellement bien sûr, mais c'est loin d'être le plus important. Il y a des choses que vous ne pourrez jamais acheter : l'amour de vos proches, la force physique, l'énergie d'avancer, le respect de vos pairs, la liberté. Surtout la liberté. J'ai aussi appris une leçon essentielle : le travail acharné finit toujours par payer, mais il ne suffit pas. Si vous voulez vous distinguer, il vous appartient d'orchestrer votre propre légende, celle qui vous séparera du reste de la masse, celle qui fera que cette masse, intriguée, aura envie de vous suivre et de vous ressembler. Ajoutez-y une dose de chance et d'occasions à saisir, quelques rencontres cruciales, et vous obtiendrez suffisamment de matière pour conter votre histoire.

1

Je suis né en 1973, deux ans jour pour jour après la mort de Jim Morrison. 1973, « l'année de la crise » comme on me répétait lorsque j'étais enfant. Crise pétrolière s'entend, notamment à cause de la déclaration d'embargo de l'OPEP qui fit exploser la hausse de prix du baril de pétrole dans le contexte de la guerre du Kippour. Ma génération, dite « génération X », fut ainsi qualifiée, car synonyme de déclin social, de mondialisation de l'économie et de crépuscule de l'impérialisme colonial. Elle donna lieu aux années sombres, mais créatives de la « blank generation » chantée par Richard Hell en 1977, puis par les mouvements punk, new wave, et plus tard le très dépressif et régressif grunge. Loin du faste bling-bling des années quatre-vingt dont profitèrent surtout des soixante-huitards embourgeoisés qui avaient construit un monde consumériste au service de leurs seuls plaisirs égoïstes, ma génération n'en fut pas moins heureuse, probablement la dernière à ressentir pour de vrai une liberté et une insouciance que l'avènement des technologies numériques finirait d'achever à coup d'ultra-communication artificielle et d'asservissement par la donnée.

Ainsi, mes nombreux souvenirs d'enfance sont suffisamment heureux pour parfois m'envahir d'une nostalgie d'un monde qui a disparu à tout jamais. C'était pourtant mal barré pour moi. Alors qu'ils venaient de passer la quarantaine, treize années après la naissance de ma troisième sœur, mes parents traversaient une crise de couple profonde lorsque ma mère tomba enceinte. Cela allait être l'histoire de ma vie : être là où et quand on ne m'attend pas. Le premier réflexe fut de considérer l'avortement, mais cela impliquait un voyage hors des frontières et la mobilisation de réseaux dont mes parents ne disposaient pas. Puis intervint le médecin de famille, qui relevait plus du magicien-prédicateur que d'un véritable praticien. Il me diagnostiqua d'abord comme un fibrome. Ce fibrome prit la forme d'un futur nouveau-né au fil des mois, mais les radiographies le montraient dans une position de siège peu conventionnelle. « N'achetez rien, il ne survivra pas à la naissance », prédit le médecin, avant de disparaître alors que ma mère arrivait au terme de sa grossesse. Lorsque mon père arriva à l'hôpital ce jour-là, le verdict fut sans appel : c'est un garçon. D'après ce que l'on m'en a raconté, j'avais lutté pour échapper à l'étouffement, sortant les pieds en premier du corps meurtri de ma mère en moulinant comme un futur coureur à pied. C'était la première course de ma vie, alors que mon père

dut courir de son côté pour trouver des vêtements et autres matériels dont l'achat n'avait pas été anticipé. L'ultime choc fut la proposition de la femme de son comptable, qui vint le féliciter et lui proposer de me récupérer, « puisqu'il avait déjà trois enfants » alors qu'elle-même n'arrivait pas à en avoir. À partir de ce moment, je fus chéri autant que l'on puisse l'être.

J'ai des souvenirs sensoriels très tendres de mon entrée dans le monde : né en juillet, je passai mon premier été à la plage, dans la villa secondaire de mes parents, trois semaines seulement après ma naissance. La mer et l'air iodé marqueraient mes premiers souffles au point d'en être éperdument amoureux toute ma vie, cherchant à chaque voyage et lors de chaque été à retrouver la sensation du sable sous mes pieds, et des vagues submergeant mon corps dans un rituel purificateur de tous les problèmes de la vie, tel l'alcoolique cherchant désespérément la sensation d'enivrement originelle ressentie après sa première gorgée de bière, où le junkie nostalgique du premier shoot d'héro qu'il se fourra dans les veines. Mon héroïne à moi, c'était le soleil, la mer, l'amour, et plus tard les endorphines suscitées par un sport qui allait changer ma vie à jamais.

Mes dix premières années font partie d'un monde qui a disparu à tout jamais : celui du départ en vacances dans la Peugeot 504 familiale, debout sur le siège arrière entre deux de mes sœurs, sans ceinture de sécurité, à regarder mon père accélérer pour doubler ce camion alors qu'une voiture arrivait pleine balle sur la voie contiguë, ma mère hurlant qu'on allait tous mourir même si, finalement, nous nous en sortions toujours. Lorsque nous n'étions plus qu'à quelques kilomètres de la côte, que les premiers pins maritimes apparaissaient sur les bords de route, mon père m'enjoignait à fixer l'horizon, pour tenter de deviner la mer au loin. Je voulais être le premier à l'apercevoir, fasciné par le spectacle et impatient d'y être. Une fois arrivés et installés, nous allions dîner au restaurant de l'« Hôtel des Dunes », portions de frites à volonté et l'espoir d'un été sans fin qui passerait malheureusement trop vite. C'était le lieu immortalisé dans le film « les Valseuses », film dans lequel Gérard Depardieu et Patrick Dewaere flânent dans la station un jour d'hiver 70.

Chaque matin, mon père m'emmenait à la maison de presse pour acheter son journal, avec comme rituel de faire un arrêt au bar qui faisait l'angle de la rue d'après pour une partie de « Space Invader » ou de « Pac Man » à cinq francs sur l'une des quatre bornes d'arcade dont disposait le troquet. À cette époque où la nature prévalait encore sur la bétonisation du monde, mes copains et moi

passions des heures loin de nos maisons respectives à explorer les dunes, créer des chemins à coups de pelle à travers les épaisses aubépines, pour atteindre des lieux que nous espérions inexplorés et secrets. Nous pouvions aller et venir comme bon nous semblait, sans crainte de tomber sur quelque pervers, terroriste, pédophile, chauffard, et autre détraqué qui conduiraient les générations suivantes à s'enfermer dans une prison virtuelle pour y vivre l'aventure par procuration. Nous étions libres, et le monde nous appartenait. Le dimanche, jour de marché, c'est avec ma mère que nous passions de stand en stand, certains retenant beaucoup plus mon attention que d'autres. Il y avait celui consacré aux livres et bandes dessinées, une sorte de caverne d'Ali Baba dans laquelle, pour quelques francs, vous trouviez des Pif Gadgets, Sylvain et Sylvette, Rahan, Lili l'espiègle... Une fois lues, les bandes dessinées acquises restaient dans un carton au fond du placard jusqu'à l'été suivant, le papier épais de leur couverture imprégnée de l'humidité de l'hiver. Elles étaient alors redécouvertes avec autant de plaisir qu'à la première lecture, année après année. Quelques mètres après l'espace occupé par le libraire ambulant, le stand du marchand de bonbons était toujours plein de promesses, rendant tout choix impossible. J'adorais les « Résines des Vosges » en plaques à casser, mais ne savais jamais si je préférais jeter mon dévolu sur le rouge (Coquelicot), le vert (Eucalyptus), le jaune (Bourgeons de Sapin des Vosges) ou le noir (Briquette). Ma mère n'aimait pas décider non plus, et demandait un assortiment de chaque couleur, dont le paquet ne résistait pas au trajet retour vers la maison.

Point d'Internet à l'époque. Chaque week-end de l'année scolaire, la petite bande de voisins avec qui j'allais en classe sonnait à la porte de la maison dès le samedi après-midi, que nous passions à sillonner la ville sur nos vélos. Il fallait juste « rentrer pour cinq heures », nos parents respectifs se souciant peu de ce que nous pouvions faire dans l'intervalle. Lorsqu'au début des années quatre-vingt, ma voisine me montra un ordinateur prêté par son cousin, ce fut un électrochoc, et une révélation. Un authentique Commodore 64, avec la cassette du fascinant jeu « Little Computer People ». Point de monstre à tuer ou de vaisseau à piloter dans ce jeu, juste un personnage qui errait dans une maison représentée en coupe, et à qui vous pouviez suggérer des actions : manger, jouer du piano, jouer au poker... Le graphisme était incroyable pour l'époque, et l'interactivité entre les demandes formulées au clavier et l'exécution de ces demandes par le personnage virtuel ouvrait des portes sur un monde nouveau. Ce fut le début d'une quête visant à découvrir toutes les possibilités de cet univers.

Je demandai à m'abonner au magazine « TILT », dédié aux jeux et aux ordinateurs alors disponibles : ATARI, AMIGA, AMSTRAD... Les possibilités étaient infinies, mais le matériel était cher et il me faudrait attendre des années avant que mes parents acceptent enfin de m'acheter ma première machine, un THOMSON TO9+, moins intéressant pour les jeux qu'un ATARI 520 ST ou un AMIGA 500, mais une première étape vers l'éternel geek que j'allais devenir. Je finirais par revendre mon THOMSON pour acheter un ATARI, puis un autre, découvrant les joies du piratage pour nourrir ma boulimie de jeux que mes finances ne pouvaient combler. Outre les logiciels, je m'intéressai au fonctionnement même du système, le démontant et le remontant à l'infini, afin de comprendre les fonctions de chaque composant, disque dur, RAM, et autres nappes de connexion. Cela peut paraître désuet aujourd'hui, mais à l'époque peu nombreux étaient ceux qui comprenaient ou cherchaient à comprendre le fonctionnement de ces systèmes. Je garderai ce « coup d'avance » toute ma vie, étant bien plus doué que mes futurs collègues et amis pour tout ce qui touchait à l'informatique, sans être pour autant devenu informaticien.

Ma deuxième révolution intérieure fut musicale. J'avais la chance d'avoir une sœur particulièrement portée sur la musique, et fus nourri dès ma naissance aux Beatles, Rolling Stones, Queen, Johnny Hallyday, Rubettes, Kate Bush, et à peu près toute la pop anglaise de la fin des années soixante et du début des années soixante-dix. Le rituel était immuable : chaque samedi soir, je me rendais dans la chambre de ma plus jeune sœur (qui avait tout de même treize ans de plus que moi) et nous commençons le show. Les quarante-cinq et les trente-trois tours s'enchaînaient sur la platine, alors que je sautais comme un fou sur le lit pour me défouler au tempo des sections rythmiques. Parfois avides de nouveautés, nous écoutions les radios libres belges, comme « Radio 21 » qui diffusait les titres dont il nous fallait capter le nom du groupe afin de pouvoir le retrouver en magasin. Il nous arrivait aussi d'enregistrer ces titres sur le radio cassette de ma sœur, ce qui constituait de piètres compilations puisque l'animateur avait toujours tendance à parler avant la fin de la chanson, à notre grand désarroi. J'avais parfois des envies bizarres : je surpris tout le monde en demandant pour Noël le dernier album de Gilbert Bécaud, que j'imitais à merveille, gestuelle et voix pour le plus grand bonheur de ma famille qui se tordait de rire devant mes représentations en play-back. C'est aussi par la musique que j'ai découvert mon côté obsessionnel : dès qu'un titre me plaisait, je ne pouvais m'en contenter. Il me fallait tous les albums de l'artiste, car s'il avait réussi à me faire vibrer avec